

Je ne suis pas votre *Xavier Testelin*, la lecture en feuilleton m'étant insupportable, mais les quelques passages que mes yeux ont rencontrés m'ont paru d'une bonne facture, à la fois simple et solide.

Certes, j'accepterai votre dédicace avec grand plaisir. Je crains seulement que mon nom ne soit une mauvaise recommandation. Vous avez déjà jugé par vous-même que j'ai peu d'amis. Enfin, puisque vous êtes un brave, laissez-moi vous serrer les deux mains et vous dire merci d'avance.

Cordialement à vous.

ÉMILE ZOLA.

Médan, 18 juillet 1883.

Mon cher Confrère,

Me pardonnez-vous le long retard que j'ai mis à vous remercier de l'aimable envoi de votre *Xavier Testelin*? Il faut aujourd'hui mon départ pour la Bretagne, qui me fait, comme disent les commerçants, liquider mes lectures et mes correspondances.

Il y a d'excellentes choses dans votre roman. Comme il arrive toujours, la partie vécue est de beaucoup supérieure à la partie inventée, autant j'aime vos ouvriers et vos petits bourgeois, autant j'aime peu votre monde théâtral. Ici, l'observation a manqué. N'importe, les qualités sont très grandes, marchez droit devant vous, le succès est aux longs efforts.

Soyez certain que pas un gramme de force n'est perdu en ce monde.
Merci encore, et bien à vous.

ÉMILE ZOLA.

Ces lettres montrent en somme Zola accueillant les jeunes sans se préoccuper de leurs tendances d'Ecole, puisque celui à qui ces lettres étaient adressées se rapprochait bien plus de l'auteur sensualiste de *Zo-Har* que de l'auteur naturaliste de *l'Assommoir*.

LÉON ROUX.

LA CHRONIQUE DE PARIS

Les formes de minuit. — Nuit de guerre pour l'avenir. Des signes s'accumulent dans le ciel, au-dessus des rues obscures qui servent de coulisses à la féerique Place Pigalle. Les nuages imitent la forme tourmentée des nuages célèbres qui, à la fin de juillet en 1914, gâtaient déjà les petites rouerries de l'optimisme.

Toute l'Europe est autour de nous, sur ce beau terrain mouvant de la Place Pigalle où chacun peut vivre sa nuit et adapter l'inanité des efforts quotidiens pour sortir de la destinée à un air

de fox trott, dédié à une fille. Les types construits en série de belles filles du cinéma peuplent l'atmosphère d'attente où nous vivons de leur grâce mécanique, souriante, lisse et inhumaine.

Les filles faites pour vivre sur une toile tendue s'échappent et se mêlent aux reflets du miroir. On rencontre un peu partout des doubles qui ont bien l'air de vivre, mais sous un régime de studio perfectionné où le soleil se met au service d'un metteur en scène qui n'a rien de divin. Vaut-il mieux vivre sa vraie vie sur un écran, afin de se mouvoir dans l'existence à la manière d'une mystérieuse apparence ? Le goût de l'élégance cinématographique confond la réalité et l'expression intellectuelle de la réalité. Certaines heures de la nuit, on ne sait plus très bien quelles sont les différences essentielles qui peuvent délimiter l'état de la vie où l'on mange, où l'on gagne de l'argent, et celui de la vie où l'on fait semblant de vivre dans un ensemble de gestes communs aux deux états. Cette confusion naît de la lumière artificielle qui donne à des groupes de maisons, décorées d'enseignes intellectuelles à force centrifuge, une autorité extraordinaire et à peu près tyrannique. Il est difficile d'évaluer le nombre de forces inquiètes et internationales que peut représenter l'enseigne alternativement vide et rouge d'un dancing.

La dynamique pure du jazz-band qui pourrait mettre en marche une aciérie, par exemple, met en mouvement, sans courroie de transmission, les cent moteurs de sexe masculin éparpillés dans la salle et qui appartiennent au monde de la Bourse, de l'Art et de l'Industrie. Il suffit de s'asseoir dans une de ces salles, où le spectateur participe au spectacle pour admettre qu'une telle puissance d'énergie et de personnalité correspond aux signes discrets qui engagent les initiés à la « vivre courte et bonne », comme on dit vulgairement. Les agréments décoratifs de l'instinct de conservation conduisent les hommes vers l'utilisation complète de toutes leurs ressources physiques et morales.

Pour les hommes qui possèdent, en ce moment, des économies dans les deux sens, le moment est venu de s'en servir. Les champs de bataille, qui me parurent toujours la contre-partie la plus exacte d'un dancing vers deux heures du matin, prendront à tâche d'utiliser le reste. Mourir de chagrins délicats dans un dancing ou mourir d'un coup de force dans un cataclysme humain, c'est mourir dans une de ces apothéoses du désordre que l'homme

accepte servilement, par perversité, comme il accepte toutes les dérogations aux règles de la vie normale et, si l'on veut, paisible.

Le désordre finit toujours par l'emporter sur l'ordre et les plus belles économies des sociétés vertueuses finissent par se dilapider d'un seul coup, dans une sorte d'apothéose de la fantaisie la plus maligne. La place Pigalle, en ce moment, mobilise secrètement. Des forces venues de tous les pays du monde viennent s'user dans la fournaise. Ce sont celles des hommes qui, très instinctifs, préfèrent dépenser leur capital avant la liquidation commune. En d'autres temps, on boirait du lait tiède et l'on taquinerait bergères et moutons avec tout autant de plaisir. Mais voilà, nous ne sommes pas nés pour les divertissements champêtres et le goût du lait tiède et de la fille des champs laisse, en somme, le portemonnaie à peu près intact.

L'argent, cette force que l'on sacrifia pendant la dernière guerre avec moins de désinvolture que le sang, pressent, par une sorte d'intelligence mystérieuse, le gouffre difficile à situer, où sa puissance ira momentanément s'abîmer. Il a pris les apparences fragiles du papier mal imprimé, parce que sa destinée était de retourner vite à ses origines luxueuses et flamboyantes. Acheter le ciel, la terre et l'eau, autant de mauvaises affaires pour quelques années. Les cabarets nocturnes assez bien standarisés alimentent leur puissance avec les pertes d'énergie de ceux qui les fréquentent. Les uns perdent, les autres gagnent, l'équilibre se maintient et l'argent court de main en main comme l'enseigne lumineuse qui serpente et joue à cache-cache dans la nuit de la rue.

§

A partir de minuit, l'atmosphère de Paris solidifie, en quelque sorte, et donne une forme aux pensées secrètes tenues en respect pendant la journée, grâce aux exigences de la profession. Elles ne peuvent guère s'épanouir dans les personnages diurnes et vulgaires qui servent à donner une haute idée artistique de la vie, considérée comme un sujet noble pour diplôme universitaire ou récompense de Comice Agricole. Une représentation d'idées nocturnes n'est jamais définitive, et le petit monde des formes secrètes grouille, vit, se modifie, meurt et renaît, comme une joyeuse so-

ciété de ballons en baudruche détachés de la grappe mère. A l'heure des confrontations littéraires, ces formes se modifient selon le romantisme de l'époque.

La plupart des vices et des vertus humaines se présentent comme des appareils bien réglés. Ils possèdent tous un petit moteur qui les anime et leurs déplacements affectent l'allure raide des jouets mécaniques éblouis dans la lumière qui rebondit sur l'asphalte. Une Lubricité en tôle découpée, avec un mouvement d'horlogerie à retardement, palpite dans un coin, comme une inquiétante création d'acier malade.

Le « Don de soi-même » est un petit vase en terre poreuse que l'on change de fleurs chaque jour. On accepte les fleurs en papier. L'espèce humaine est en ce moment d'une puissance cérébrale si parfaite qu'il ne faut pas désespérer de la voir se reproduire par la seule force de la pensée. Le goût des formes secrètes de la pensée concrétisée hante la lucidité nocturne des clients de tous les établissements de nuit qui naissent sur le trottoir des rues comme des cloques. C'est le triomphe des poupées : des poupées d'apparence intellectuelle, des poupées nées de l'accouplement d'une pensée tendre et enfantine avec le Bouc Mélampygé. Un établissement de la rue Pigalle expose à chaque fenêtre une poupée. Cela prête à la maison un désir secret de célébrer, encore une fois, l'image de la mort dans les effroyables à-côtés de la guerre. Si l'image de la guerre apparaît toujours aussi horrible dans ma mémoire, c'est que je me rappelle l'agonie anormale de tous les soldats fusillés par préjugé de justice. L'horreur atteint, en ce cas, sa cote la plus élevée et la peur de n'être qu'un homme parmi tant d'hommes incompréhensibles me serre la gorge d'une poigne d'assassin. Je me sens plus faible que ces cosaques de laine rembourrés de son dont l'attitude molle et toujours écroulée me fait songer aux corps désossés des victimes foudroyées devant le poteau traditionnel. La nuit montmartroise est pleine de réminiscences que la plupart des hommes acceptent toutes, mais réunies en paquet, sous le nom d'instinct. On ne fréquente pas de tels lieux pour s'amuser. On monte l'escalier d'or d'un cabaret lumineux pour faire sa nuit, chercher sa nuit, la vivre dans une sorte d'anesthésie limitée par l'instinct. Les uns, comme les fauves et les yeux striés de veinules rouges, vont « viander » parce qu'ils veulent manger, que leur instinct de famille les

pousse à manger en prévision de l'avenir ; d'autres cherchent une femme qui se rapproche d'une création littéraire assimilée dans la semaine, et d'autres vont à la rencontre du hasard qui se tient dans les détails abandonnés par toute cette humanité en activité nocturne, qui n'est que le contre-poids monstrueux de la tension nerveuse d'une journée de travail.

C'est l'heure, alors, que les musiciens du jazz-band, fourbus, les manches de chemise relevées au-dessus des coudes, s'épongent le visage, pendant laquelle chacun observe avec lucidité la « forme » intellectuelle de son voisin de passage. Ce pantin qui devrait être fidèle, ne se tient pas toujours dans l'ombre de son maître ; il circule prétentieusement, ou sa grâce enfantine, de table en table, quémande du sucre. Des relations cordiales se nouent avec l'espoir que l'aube anéantira les effets, souvent imprévus, de ces compromis. C'est l'heure où tout le monde compte sur l'aube, qui, déjà, frappe aux vitres et montre son teint livide de pauvresse adolescente. L'aube, espoir des gens de fête et des soldats dans la nuit des avant-postes ! L'aube qui disperse les cadavres semés par la fantaisie, et les mille peurs nées d'une intelligence trop habile. La bienfaisante fatigue du petit jour assure les hommes contre les risques du cauchemar. Les petites formes monstrueuses perdent leur éphémère liberté dans un chuchotement de sacristie. Les yeux des filles s'élargissent lentement comme l'encre sur un buvard. La fête s'efface irrésistiblement dans un brouhaha de voix polyglottes. Chacun tâte dans sa poche la permission de jour qui l'affranchira d'un malaise trop compliqué pour être honnête.

Tout l'or du monde ne suffirait pas à payer un taxi, si les taxis étaient plus rares. Un homme dort, les mains au volant, et la voiture glisse dans le sommeil. Une femme blanche et parée, surprise par les insultes de l'aube, hésite à franchir la chaussée. Tout un peuple avec qui il faut désormais compter descend, encore mal réveillé, vers le travail aux mille visages. Les uns, déjà endormis, et les autres, mal réveillés, se mêlent et s'abandonnent sans que le sang soit répandu sur le trottoir. Dans une heure au plus, tout rentrera dans l'ordre jusqu'à la nouvelle nuit.

PIERRE MAC ORLAN.